

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

LES
BAR
BEE
LES

texte

Annick Lefebvre

mise en scène

Alexia Bürger

création

8 novembre —

2 décembre 2017

Les Barbelés

texte **Annick Lefebvre**

mise en scène **Alexia Bürger**

avec **Marie-Ève Milot**

assistanat à la mise en scène **Stéphanie Capistran-Lalonde**

dramaturgie **Sara Dion**

scénographie et costumes **Geneviève Lizotte**

assistée de **Carol-Anne Bourgon Sicard**

lumières **Martin Labrecque**

son/musique **Nancy Tobin**

conseil en mouvement **Anne Thériault**

effets spéciaux **Olivier Proulx**

maquillage/coiffure **Gilly Tosello**

direction de production **Sébastien Béland**

direction technique **Rebecca Brouillard** (Montréal)

et **Sébastien Béland** (Paris)

directeur artistique et co-directeur général **Olivier Kemeid**

co-directrice générale **France Villeneuve**

production **Théâtre de Quat'Sous, Montréal et La Colline – théâtre national**

L'auteure a bénéficié d'une bourse de création du Conseil des Arts et des Lettres du Québec (CALQ) pour l'écriture de ce texte qui a été développé dans le cadre de la Résidence canadienne d'auteur(e)s dramatiques de Gros-Morne 2017, grâce au soutien du Centre des Auteurs Dramatiques (CEAD) et de Playwrights Workshop Montreal (PWM), en partenariat avec Creative Gros-Morne.

Les Barbelés a également bénéficié d'un atelier dramaturgique au CEAD avec la metteuse en scène Alexia Bürger, la comédienne Marie-Ève Milot et la conseillère dramaturgique Sara Dion.

Le Théâtre de Quat'sous tient à remercier Le Conseil des arts du Canada et CALQ.

—
Le spectacle sera présenté au Théâtre de Quat'Sous à Montréal du 4 au 6 septembre 2018.

—
Le texte de la pièce est publié par les Dramaturges Éditeurs – Montréal et distribué en France par la Librairie du Québec.

AUTONIE

Petit Théâtre 2017
du 8 novembre au 2 décembre

—
du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h
spectacle en québécois
création • durée 1h20 environ

—
régie **Laurie Barrère** régie son **Alice Morillon** régie vidéo **Stéphane Trani**
régie lumières **Thierry Le Duff** machiniste **David Nahmany**
habilleuse **Sonia Constantin** accessoiriste **Alice Delarue**

Rendez-vous

Cycle de rencontres: **Qui croyons-nous être ?**
en partenariat avec la Bibliothèque Oscar-Wilde
Premier rendez-vous avec Annick Lefebvre et Marie-Ève Milot:
« Ce qui nous censure »
vendredi 17 novembre à 17h
12, rue du Télégraphe, Paris 20^e
entrée libre

Dialogue entre **Annick Lefebvre** et **Wajdi Mouawad**
mardi 28 novembre à l'issue de la représentation – Petit Théâtre
entrée libre

Le Monde un événement Télérama **hrocks.com** **TRANSFUGE** le festival de la culture

L'urgence de dire

Les Barbelés tisse l'histoire d'une personne à qui il pousse, au sens propre et nullement métaphorique, des barbelés dans la bouche. Un être humain qui est conscient que dans une heure il sera privé de l'usage de la parole. C'est à même mon urgence d'écrire ce texte que je puise l'urgence du personnage à prononcer ses derniers mots. J'emprunte, à même mon avidité de livrer cette histoire au public, l'urgence (et la pression) que ressent mon personnage à livrer les mots-testaments qu'il prendra la peine de dire avant que ne s'éteigne sa voix. Mais à quoi bon continuer de vivre si notre voix s'éteint ? Et par notre propre faute, de surcroît ! Qu'en est-il de notre responsabilité devant pareille fatalité ?

—

Annick Lefebvre

De grâce, ne lisez pas ceci

par Annick Lefebvre

On ne sait jamais réellement à qui ça s'adresse, un mot d'autrice dans un programme de spectacle. Au public, me répondez-vous. Et j'y consentirai, d'office. Succombant à la douce possibilité de ne rien remettre en question en me rangeant du côté de la convention. Mais n'est-il pas pernicieux, de ma position d'autrice, de lui dire quoi que ce soit, au public ? Qu'il lise mes réflexions dans le hall du théâtre, avant d'entrer dans la salle, ou qu'il préfère le faire dans la semi-obscrité des minutes qui précèdent le début de la représentation, n'est-il pas dangereux de lui livrer quoi que ce soit d'autre que ma pièce, au public ? Et même s'il préfère se plonger dans la lecture du programme une fois rentré chez lui, ou encore le surlendemain du spectacle, n'y a-t-il pas, à même ce réflexe maintes et maintes fois consacré, un piège tout aussi immonde qu'inévitable ? Celui que ça teinte son expérience. Que ça oriente ses sensations. Que ça mette des mots sur ce qu'il ressent. Positivement ou pas.

Or, si j'ai sué sang et eau (c'est même pas une métaphore, j'ai sué sang et eau), pendant quatre mois, à cracher-hurler-déverser une chieée de mots qui me laissaient dans un état d'angoisse, d'ivresse et de vulnérabilité impossibles à décrire, si j'ai mis ma tête, mes tripes et mes certitudes sur le billot (ça, c'est une métaphore, mais il s'en est fallu de peu pour que ce soit la vérité), si je me suis poussée jusqu'au bout du rouleau, au bout de moi-même et de mes idéaux, si j'ai accepté qu'un cocon de créatrices choisies me poussent dans le gouffre de mes moindres retranchements afin que le personnage de L'individu aux barbelés agisse sur notre pensée, sur nos actions et sur nos convictions, mais qu'il le fasse sans nous imposer une façon de réfléchir, d'être et d'agir, il m'apparaît totalement absurde (et

abjecte) de me prêter au jeu du mot dans le programme. Déjà, je viens de commettre quelques phrases qui prennent mon personnage à partie et je m'en veux. Je m'en veux parce que je me dis que ça pourrait mettre celles et ceux qui sont intrigué(e)s et qui posent quand même les yeux sur le programme quand on leur dit : « De grâce, ne lisez pas ceci », que ça pourrait mettre les spectatrices et les spectateurs les plus téméraires, les moins dociles et les plus curieuses et curieux, sur la piste de ce que je pense, moi, l'autrice. Or, on s'en contre-câlisse de ce que je pense, moi, l'autrice. Peut-être, aussi, faudrait-il que L'individu aux barbelés puisse se sortir de sa condition de personnage de fiction, se procurer une arme de pointe et me cribler de balles dans l'abdomen. Peut-être faudrait-il que ses projectiles me paralysent un à un les organes jusqu'à m'arracher la vie.

J'accepte que *Les Barbelés* soit indomptable. Que cette pièce se présente à moi comme une excroissance douloureuse, un objet paranormal et tranchant, un OVNI dévorant qui m'aurait mené une lutte sans merci. Aussi, je me dis que j'aurais mieux fait de me taire, d'assassiner mon ego et de céder ma place. Si, sur le plan de la transmission, j'ai, depuis belle lurette, décidé, dans ma vie personnelle, de ne jamais avoir d'enfant. Histoire de stopper quelque chose. Si j'ai pris la décision de ne pas avoir d'enfant afin de ne rien léguer de négatif et d'inconscient à quiconque, et sans vouloir faire cet atroce et mensonger rapprochement entre le fait de donner la vie à un enfant et d'accoucher d'un texte, je me dis que pour que cette chose soit réellement stoppée, il faudrait que je m'abstienne d'écrire. De transformer mes convictions en théâtre et mon théâtre en publications. Parce que les livres ça nous survit, ostie. De crise. De tabarnack. Je vous écris en remettant vigoureusement en question mon geste d'écrire ce mot dans le programme, mon geste d'écrire du théâtre et mon geste d'écrire quoi que ce soit. Je vous écris aujourd'hui en affirmant qu'il faudrait que *Les Barbelés* me

serve de testament littéraire. Et de testament tout court. Qu'il faudrait que je fasse comme cet individu et que je me vide de mon contenu. Il faudrait qu'il y ait du sang, qu'il y en ait plein et que ça salisse tout ce qui refuse d'être sali.

P.S. J'écris ce mot en sirotant un chai latté au lait de soya dans un café du Plateau Mont-Royal, à Montréal. C'est dire si je suis irrémédiablement engoncée dans la vaste étendue de mes privilèges... Et je me demande si vous l'êtes, vous aussi.

Que se multiplient les ponts entre nos rives

Tout ceci a commencé par un coup de fil je crois bien, ou non plutôt par une lettre, celle de Wajdi Mouawad me souhaitant bienvenue au Théâtre de Quat’Sous l’été dernier, théâtre montréalais qu’il a dirigé de 2000 à 2004, puis ensuite un coup de fil de Wajdi à Annick Lefebvre, à qui il demande : « As-tu quelque chose sur le feu ? », et elle de mentir en répondant « oui », et après Annick qui m’appelle pour me dire qu’il y a quelque chose qui pourrait se « mijoter », « appelle Wajdi » qu’elle dit, je l’appelle, on rigole, on mijote, et nous voici à Paris en novembre 2017.

Saviez-vous que le Théâtre de Quat’Sous avait été fondé par un Parisien ? Paul Buissonneau est né dans le 13^e arrondissement en 1926, fils d’un père blessé lors de la Première Guerre mondiale et d’une mère alsacienne. Orphelin à l’âge de 15 ans, il travaille en usine, monte des pièces de théâtre amateur sous l’Occupation, rencontre une certaine Édith Piaf et devient l’un des Compagnons de la chanson. C’est d’ailleurs lors d’une tournée des Compagnons qu’il découvre Montréal. Il revient s’y installer en 1950 – par amour pour une femme, évidemment – et fonde... le Théâtre de Quat’Sous en 1955. Cette salle devient rapidement mythique au Québec : outre les fabuleux spectacles de Paul, considéré comme le père du théâtre moderne au Québec, on y retrouve les premières pièces de Michel Tremblay mises en scène par André Brassard (qui considérait Paul comme son père spirituel), le spectacle musical *L’Osstidcho* où Charlebois créa la chanson *Lindberg*, le premier solo de Robert Lepage (*Vinci*), et en 2003... *Incendies*.

C’est justement à la création d’*Incendies* qu’Annick Lefebvre, toute jeune stagiaire sur la production, écrit un mot pour le

programme de la pièce. Wajdi voit tout de suite en elle l’auteure en devenir. C’est aussi à cette même époque que je rencontre régulièrement ce poète arabe / homme de théâtre québécois / penseur français, autour de l’écriture de ma pièce « de finissant » à l’École nationale de théâtre du Canada.

Les liens entre les principaux artisans du projet sont nombreux. Ils ont comme socle l’amitié, des expériences fortes partagées, un même désir de porter une parole libre, brûlante, nécessaire.

Paul Buissonneau nous a quittés en 2014. L’orphelin nous laisse orphelins à notre tour. Il aurait été très ému, je crois, que son « grand petit théâtre » produise avec une grande scène parisienne un geste de création pure, une parole de jeune femme auteure, confiée à une jeune metteuse en scène, entourée de conceptrices (pardon les gars mais vous êtes pour une fois en minorité visible).

Je le suis, moi, ému, dans tous les cas.

Que se multiplient les ponts entre nos rives.

Olivier Kemeid

Directeur artistique et codirecteur général du Théâtre de Quat’Sous

Annick Lefebvre

Après des études à l'université du Québec à Montréal, Annick Lefebvre fonde en 2012 Le Crachoir, compagnie qui questionne le rôle de l'auteur(e) au sein du processus de création, de production et de représentation d'une œuvre. Elle collabore en 2014 au projet *26 lettres : abécédaire des mots en perte de sens* initié par Olivier Choinière au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui de Montréal (CTD'A). Cette même année le dramaturge reçoit le Prix Siminovitch et désigne Annick Lefebvre comme sa protégée. Outre *La Messe en 3D* qu'elle présente au festival du Jamais Lu en 2012, elle est l'auteure de *Ce samedi il pleuvait* mis en scène par Marc Beaupré en 2013, texte coup de cœur du comité de lecture du Théâtre du Tarmac en 2014, ainsi que de *La Machine à révolte* mis en scène par Jean Boillot en 2015. Sa pièce *J'accuse* mise en scène par Sylvain Bélanger au CTD'A à Montréal en 2015, lauréate du Prix Auteur Dramatique BMO, a été finaliste du prix de la critique de l'Association québécoise des critiques de théâtre, du prix Michel-Tremblay et du Prix Littéraire du Gouverneur Général du Canada. Revisitée par l'auteure et mise en scène par Isabelle Jonniaux, la version belge du spectacle sera créée à l'Atelier 210 à Bruxelles en novembre 2017. À l'invitation de la compagnie Tabula Rasa et du Théâtre Sorano à Toulouse, elle sera en résidence d'écriture au printemps 2018. Annick Lefebvre plonge actuellement dans l'écriture de la pièce *ColoniséEs*. Son théâtre est publié aux Dramaturges Éditeurs à Montréal.

Alexia Bürger

Comédienne, dramaturge et metteuse en scène québécoise, Alexia Bürger est complice de longue date d'Olivier Choinière avec qui elle signe notamment les mises en scène de *Chante avec moi* et *Polyglotte*. Elle crée en 2013 avec Emmanuel Schwartz le spectacle *Alfred*, premier projet d'une série de fictions questionnant la notion de conditionnement au sein d'une mécanique collective. Elle conçoit, avec Sophie Cadieux, le déambulatoire théâtral *Je ne m'appartiens plus* et œuvre sur plusieurs installations mêlant matière fictive et documentaire, art visuel ou recherche sonore. Elle signera au printemps prochain le texte et la mise en scène de *Les Hardings* au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui de Montréal, dont elle est membre du comité artistique et artiste associée depuis 2014. Elle est également membre du Comité d'artistes associés du Théâtre de Quat'Sous.

Marie-Ève Milot

Diplômée en 2005 de l'École de théâtre de Saint-Hyacinthe au Québec, Marie-Ève Milot est interprète tant au théâtre qu'au cinéma ou à la télévision. C'est en 2013 qu'elle rencontre Annick Lefebvre pour la création de *Ce samedi il pleuvait* mis en scène par Marc Beaupré. Elles travaillent de nouveau ensemble cette même année pour créer le conte urbain *Ce qui dépasse*. Marie-Ève Milot est aussi auteure et co-directrice artistique du Théâtre de l'Affamée à Montréal. Avec Marie-Claude St-Laurent et Marie-Claude Garneau, elle publie *La Coalition de la robe*, documentaire indiscipliné ayant pour objet l'analyse féministe dans le théâtre québécois francophone. Membre du groupe d'action Femmes pour l'équité en théâtre, elle coécrit le « coup de gueule » *Apprendre à compter* dans la revue Jeu, traitant de la sous-représentation des femmes au théâtre.

Acte 3

Nous devons embrasser le choix du personnage en DEHORS DU JUGEMENT

L'acte RADICAL DE SE RETIRER
LA RUPTURE avec le monde TEL QU'IL EST.

All resistance is a rupture with what is.

And every rupture begins, for those engaged in it, through a rupture with one self.

c'est ce que fait notre personnage

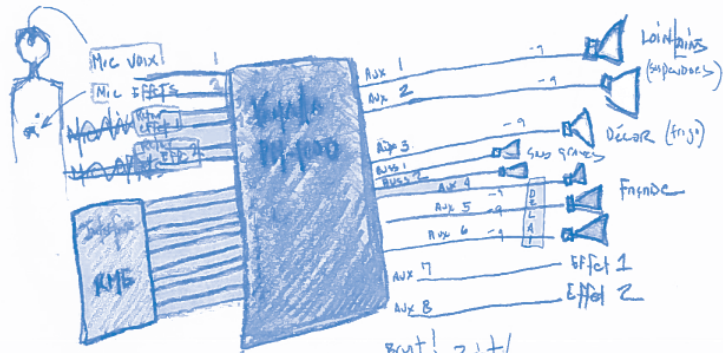
A. Badier

Montrer son dos à la société, s'interrompre de croire (...) Les rares qui ont l'unique courage de fuir, surgissent au cœur de la forêt

P. Quignard.

s'effacer

Voir l'acte de disparaître comme un choix aussi valable qu'un autre. Un choix à l'encounter de ce qui nous pousse à avancer sans cesse dans le monde sans être libre de s'arrêter
↳ se donner la liberté. CHOIX RADICAL HORS NORME



© Nancy Tobin

Nancy Tobin est une ouvrière du silence. Le silence, avec elle, est toujours habité. Il devient un trou sans fond, ou un lieu grouillant de possibles, ou une faille dans le cours normal des choses.

Pour la création des *Barbelés*, nous avons cherché à faire parler les objets du quotidien qui entourent notre personnage (les pamplermousses, les tuiles etc.) mais aussi à amplifier les sons (techniques) qui servent aux mécanismes de la représentation et que nous cherchons normalement à camoufler (le bruit de machine à fumée, le bruit du canon qui projette du liquide, le bruit du projecteur diapo etc.). Nancy les a écoutés, enregistrés, amplifiés, diminués, répétés ou découpés pour faire de la musique, du silence, du temps qui s'accélère ou du métal qui nous grimpe dans la gorge.



© Geneviève Lizotte

Qu'est-ce que les grands chocs de l'existence ébranlent, transforment, distordent, recréent dans notre façon de percevoir le réel ? Comment modifient-ils notre regard, notre rapport à l'espace,

aux proportions, aux objets familiers, aux choses que nous sommes habitués à regarder, chaque jour, de la même façon ?

—
Alexia Bürger

*On va peut-être réussir à créer
un espace pour les autres voix.
Pour les voix des autres.
Un espace pour celles qui,
en ce moment, s'expriment
en mineur.*

Annick Lefebvre